

Esteban Bedoya

**LE
COLLECTIONNEUR
D'OREILLES**

Petit roman, ou intermède prolongé

Traduit de l'espagnol (Paraguay)
par Frédéric Gross-Quelen

La dernière goutte

Il contemplait sa collection de chairs desséchées. Elles le fascinaient. Ces oreilles sombres, tannées par le temps qui devenaient chatoyantes dès qu'un rai de lumière en inondait le duvet minuscule. Au toucher, on aurait dit du velours. Avec la plus extrême délicatesse, le collectionneur attrapa la plus charnue d'entre elles : celle-ci portait encore la ligne noire du sang coagulé, la marque précise qui disait où la lame avait tranché. Il la porta à sa bouche et, comme s'il s'agissait d'un morceau de viande séchée, il y plongea ses dents de porcelaine : il voulait dévorer l'âme du mort.

Prologue

Ma rencontre avec Leandro Manfrini remonte à un accident survenu il y a plusieurs années... Tous les deux, nous suivions le même chemin, mais en sens inverse. Lui, aux troussees d'un « individu » qu'il avait cru reconnaître dans la foule ; moi, courant après le bus pour ne pas le rater. Le choc fut si brutal que nous tombâmes à la renverse. Passé ces premiers instants déstabilisants, et très désagréables, notre douleur commune et la main franche que je lui tendis pour l'aider à se relever marquèrent le point de départ de notre amitié.

Peu à peu, la violence initiale s'effaça derrière d'intenses discussions, comme peuvent en avoir deux personnes qui se découvrent des atomes crochus. Lui était un journaliste suisse chevronné ; moi, un jeune romancier qui avait accouché de ses premiers textes dans la douleur.

Je devins, pour un temps, son conseiller. Je l'éclairais de mes lumières sur l'histoire politique récente et sur la langue guaranie. Et lui me livrait tant d'anecdotes sur son passé de reporter de guerre, avec une verve si décomplexée, si généreuse, que j'en restais chaque fois ébloui. Mais ce qui m'attira le plus chez lui, et ce

qui me donna envie d'en faire un personnage de mon nouveau roman, c'est l'homme qu'il était à l'époque où je l'ai connu. Il excitait ma curiosité à tel point que je ne le lâchais pas d'une semelle. Ce guide involontaire me permit de rencontrer les personnes qu'il poursuivait avec obstination, mais aussi de juger, de dresser un catalogue de mes propres concitoyens. Je finis par trop m'impliquer pour rester le collaborateur à mi-temps de Manfrini. Il comprit que mon roman empiétait sur l'histoire qu'il était lui-même en train d'écrire.

Il avait raison.

Je dois beaucoup à son projet d'investigation qui reprend et poursuit son livre de récits, le chapitre quatre en particulier. Manfrini y évoque un voyage qu'il a fait au Paraguay au début des années soixante-dix, en compagnie de deux cameramen et compatriotes.

Les trois hommes avaient déjoué les contrôles douaniers en traversant le fleuve Paraná depuis la province argentine de Misiones. Un guide les y avait conduits et ils avaient convenu avec lui de se retrouver quelques heures plus tard. Au bout d'un moment, comme ils s'étaient enfoncés dans les profondeurs de la forêt paraguayenne, guidés par leur seul enthousiasme, ils se retrouvèrent piégés dans un véritable labyrinthe et ne parvinrent plus à s'en libérer. Au terme d'un parcours exténuant, ils atteignirent une rivière et décidèrent de faire une halte afin de se reposer. *Cinq minutes plus tard à peine, nous voilà cernés par un groupe de mercenaires qui nous forcent à monter dans une jeep*, raconte le journaliste. De longues heures durant, ils parcoururent

ce qui devait être un « layon » forestier, éprouvant à chaque instant dans leur chair le trajet tortueux : *chaque bosse paraissait se graver dans nos reins*. À la fin de leur calvaire, on leur arracha leurs bandeaux. Les captifs découvrirent alors, ébahis, un petit village encerclé par des arbres gigantesques, avec des huttes, alignées de chaque côté d'un baraquement principal, massif. À l'entrée de celui-ci, attaché à une traverse, un énorme vautour à la tête et au plumage d'un noir luisant montait la garde. On aurait dit l'aigle des étendards romains. On les emmena à l'intérieur et on les força à s'asseoir à même le sol, bras attachés dans le dos. Devant eux, il y avait trois hommes en uniforme. On les distinguait à peine, dans la pénombre de ce lieu suintant la tristesse.

Manfrini remarqua qu'un personnage vêtu d'un uniforme noir se tenait à côté du « tribunal ». Pas une seule fois il n'intervint. Il semblait se contenter d'écouter très attentivement les quelques phrases qu'échangeaient, dans leur dialecte de Lombardie, les journalistes désespérés. Ils disaient qu'ils avaient peur qu'on les assassine, qu'on les accuse à tort d'être impliqués dans une soi-disant opération de guérilla.

À la fin de la journée, on les laissa seuls. Ils essayèrent de se reposer. En vain : ils se voyaient fusillés sous peu. Et quand enfin, le moral en berne, ils parvinrent à s'assoupir, l'homme vêtu de noir vint les tirer de leur sommeil. Lorsqu'il les salua dans un parfait lombard, ils n'en crurent pas leurs oreilles. L'homme parla sans s'arrêter. On aurait dit qu'il récitait un monologue,

avec l'enthousiasme de celui qui retrouve sa langue maternelle.

– Cette fois, vous vous en tirez... Mais c'est seulement parce que ton père et le mien étaient amis du temps où ils habitaient à Ponte Cremenaga ! dit-il à Manfrini, en leur servant un whisky¹.

Un fasciste fanatique ayant fui l'Italie à la fin de la Seconde Guerre mondiale, voilà le père qu'avait eu l'homme à l'uniforme. Au cou de cet étrange personnage se balançait un pendentif couleur bois. C'était une sorte d'amulette en forme de rein, que traversait un fil de pêche grossièrement noué autour de la nuque. Elle aimanta le regard d'un des Suisses, qui n'eut pas à attendre pour obtenir une réponse.

– C'est une oreille, lança l'homme avec indifférence.

Il avala une longue rasade de whisky tiède, avant de poursuivre :

– Cet Indien, ce Mbya... celui de l'oreille, expliqua-t-il, ça fait plus d'un an que je l'ai attrapé.

Les journalistes l'écoutèrent avec horreur. Et ils avaient toutes les raisons du monde d'être convaincus que ce groupe d'assassins ne les relâcheraient pas.

– Je garde son oreille sur moi parce qu'il m'a donné du fil à retordre, ce sauvage, avant que je finisse par l'attraper, confessa-t-il d'un air satisfait. À Asunción, poursuivit-il, j'ai un très bon ami qui les collectionne... et ça paie vraiment bien. La chasse aux Indiens est un sport national qu'on pratique depuis très longtemps.

¹ Extrait du livre de Manfrini, *Viaggiatore senza passaporto* (Suisse, 2001).

Ils sortirent de la hutte, un à un, sans regarder derrière eux, salués par les cris du vautour qui déployait ses ailes. Le rapace était perché sur l'avant-bras de son maître, un personnage dont le teint pâle, caucasien, soulignait les traits durs et le regard inexpressif.

Cette expérience traumatisante resta ancrée pendant des années dans la mémoire de Manfrini. Il ne parvenait pas à oublier l'arrogance et l'impunité de ces paramilitaires. Encore moins leurs exactions aux relents racistes, commises à l'encontre des aborigènes et des paysans. Dans l'esprit d'un Européen d'aujourd'hui, ces crimes ne pouvaient manquer d'évoquer les atrocités des camps d'extermination : aussi, guidé par son flair, ce journaliste aguerri soupçonna rapidement l'influence des nazis chez ces mercenaires de la forêt. Partant de cette hypothèse, il décida de rassembler les pièces du puzzle devant le conduire au collectionneur d'oreilles mbyas. Il était vraisemblable que celui-ci vive encore à Asunción.